

Pimp
Trick Baby
Mama Black Widow

Du même auteur

Pimp

Éditions de l'Olivier, « Soul Fiction », 1998

Éditions de l'Olivier, « Petite Bibliothèque américaine », 2001

Points n° P2050

Trick Baby

Éditions de l'Olivier, « Soul Fiction », 1999

Éditions de l'Olivier, « Petite Bibliothèque américaine », 2001

Points n° P2280

Mama Black Widow

Éditions de l'Olivier, « Soul Fiction », 2000

Éditions de l'Olivier, « Petite Bibliothèque américaine », 2002

Points n° P2514

ICEBERG SLIM

Pimp
Trick Baby
Mama Black Widow

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Gérard Henri et Jean-François Ménard
Introduction de Samuel Blumenfeld*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Les éditions originales en langue française de ces ouvrages
ont paru aux Éditions de l'Olivier
dans la collection « Soul Fiction » dirigée par Samuel Blumenfeld.

Pimp, The Story of my Life (1967, 1987), *Trick Baby* (1967)
et *Mama Black Widow* (1969) ont paru
chez Holloway House Publishing Co.

ISBN 978-2-8236-0130-5

© Iceberg Slim, 1967, 1969 et 1987.

© Éditions de l'Olivier, 1998, pour l'édition en langue française de *Pimp*.

© Éditions de l'Olivier, 1999, pour l'édition en langue française de *Trick Baby*.

© Éditions de l'Olivier, 2000, pour l'édition en langue française
de *Mama Black Widow*.

© Éditions de l'Olivier, 2012, pour la présente édition.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Iceberg Slim (1918-1992)

Robert Beck, dit Iceberg Slim, consacra plus de vingt ans à devenir le plus grand maquereau du monde. Et il y parvint. Mais ce sont ses six romans situés dans le ghetto, racontant les déboires de l'homme noir, qu'il soit maquereau, arnaqueur, ou gangster à la recherche du rêve américain, qui ont assuré sa notoriété.

Né en 1918, à Chicago, dans le quartier de Southside, Slim fréquente brièvement l'université de Tuskegee avant de se trouver une occupation plus attirante, plus rémunératrice en tout cas. La belle vie, pour autant qu'elle peut durer. Voitures de sport, costumes sur mesure, femmes, drogue, beaucoup de drogues. Épuisé, Slim hérite d'une troisième peine de prison en 1960. Confiné à sept mois d'isolement dans une cellule de Chicago, il raconte : « Toute ma vie me réapparut, mais de manière limpide. Je me rendais compte de ce à quoi elle aurait dû ressembler. J'aurais pu devenir médecin ou avocat, au lieu de cela j'avais consacré plus de la moitié de ma vie à une profession dangereuse et inutile. »

Le gâchis ne fut pas total. Derrière les barreaux, Slim commença à écrire l'histoire de sa vie. Ce n'était pas un récit de seconde main, ou un compte rendu sociologique, mais un roman passionnant, drôle, excitant et terrible sur le monde solitaire dans lequel évolue le maquereau. Un livre manquant parfois de cohérence, un style par moment hésitant, mais tout cela n'avait aucune importance :

Slim avait raconté l'univers de la rue tel qu'il était, et mené à bien son projet. Aujourd'hui, *Pimp, mémoires d'un maquereau* est un « classique », vendu à plus de deux millions d'exemplaires dans le monde, même si en 1966, lorsqu'il le termina, Iceberg Slim se demandait si le roman allait trouver un éditeur.

Il le trouva après beaucoup d'efforts. Il s'agissait d'Holloway House, une obscure maison d'édition fondée en 1961 à Los Angeles, spécialisée dans les reportages croustillants sur Hollywood. Conscient de tenir avec *Pimp* un best-seller potentiel, Bentley Morris, le fondateur d'Holloway House, acheta une machine à écrire à Slim et retravailla son manuscrit avec lui, afin de lui donner toutes ses chances.

Le *New York Times* ne partagea pas cet enthousiasme, refusant même de passer une publicité pour le livre. Le bouche à oreille, et un engouement considérable dans le ghetto, assurèrent le succès de *Pimp* et firent de Slim le grand écrivain de l'expérience noire. Ce dernier revint, par la suite, plusieurs fois sur son passé : « Je comprends pourquoi le peuple noir doit, pour s'en sortir, voler, mais je n'arrive pas à croire que le crime est une solution viable. L'énergie et le talent exigés pour devenir un délinquant de réelle envergure pourraient être utilisés de manière bien plus positive. Si un maquereau parvient à contrôler neuf femmes, il peut tout aussi bien faire autre chose. »

Slim publia d'autres romans durant les dix années suivantes, qui détaillaient à chaque fois un aspect méconnu du monde de la pègre à Chicago. Dans *Trick Baby*, Slim raconte – à sa manière – les ficelles des arnaqueurs et *Mama Black Widow* relate la vie maudite d'un travesti. Les deux livres constituent avec *Pimp* en une *trilogie du ghetto* unique dans la littérature noire américaine.

S.B.

PIMP

Mémoires d'un maquereau

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-François Ménard
Préface de Sapphire*

Préface

Mon frère m'a raconté qu'il l'avait vu au *So What Club*, à l'angle de Vermont et de Jefferson, à la fin des années 60 ou au début des années 70. Moi, je ne l'avais jamais rencontré, mais j'avais lu la plupart de ses livres : *Mama Black Widow*, *Trick Baby* et *The Naked Soul of Iceberg Slim*. Des années plus tard, j'avais essayé de m'attaquer à *Air Tight Willie and Me*, un recueil de nouvelles, mais à cette époque, la féroce misogynie de l'auteur dépassait ce que mon féminisme naissant pouvait tolérer. Au temps de mon adolescence, cependant, je n'avais jamais rien lu de plus fascinant que les livres d'Iceberg Slim. Ils offraient une description véridique de certains aspects de la vie urbaine que j'avais moi-même observés.

Dans ces livres, les gens sniffaient de la cocaïne, portaient des chaussures à cinq cents dollars, se shootaient à l'héroïne, avalaient des barbituriques, battaient les femmes avec des cintres et vendaient leur corps. Je côtoyais des gens qui volaient, tuaient, se faisaient tuer eux-mêmes et qui dépensaient l'équivalent d'une semaine de salaire d'un ouvrier pour s'acheter une chemise. Presque tous ceux que je connaissais étaient allés au moins une fois en prison, avaient pris de la cocaïne ou s'étaient injecté de la drogue dans les veines. Autour de moi, les garçons lisaient *The Naked Soul of Iceberg Slim*, ils étaient même capables d'en

réciter des passages entiers. Ils apprenaient les Règles du Jeu et les mettaient à l'épreuve en s'entraînant à jouer au « mac ». Même si je doute que tous les épisodes de *Pimp* aient été véritablement vécus, je sais que la vie décrite par Iceberg dans ses livres n'était pas le fruit de son imagination.

Ses Règles du Jeu trouvaient même une justification dans une société chaotique où un officier de police pouvait coller le canon d'un pistolet sur la tête d'un Noir et prétendre qu'un spasme de l'index avait conduit à l'assassinat d'un innocent, une société où on considérait comme un crime de faire de l'auto-stop et de traverser la rue en dehors des passages pour piétons, où la ségrégation était légale et où la détention d'une graine de marijuana pouvait envoyer quelqu'un en prison pour des années.

Bien que j'aie habité à plusieurs reprises ce monde interlope peuplé de drogués, de musiciens, d'artistes et de petits délinquants, je n'ai eu qu'une seule fois l'occasion de rencontrer un mac. J'étais assise dans un bar de Western Avenue, à Los Angeles. Je ne faisais pas partie du « circuit » ; à l'époque je n'étais qu'une adolescente fugueuse qui traînait auprès d'une grande prostituée bavarde de l'Arkansas, laquelle prétendait avoir conçu un enfant dont le père était mon frère. J'étais encore une môme qui essayait de faire comme les « grandes » en sirotant un gin tonic, la seule boisson alcoolisée que j'aie jamais pu supporter, en dehors du Ripple. Soudain, j'ai croisé le regard d'un des hommes les plus beaux qu'il m'ait été donné de voir dans ma vie. Ma première réaction fut de regarder par-dessus mon épaule pour voir qui il fixait ainsi. Ce ne pouvait pas être moi, une simple adolescente en cavale vêtue d'un jean et d'un bain de soleil à bon marché. Il s'est alors approché de moi et m'a dit : « Salut, je suis Eddy-vite-fait de Chicago, le vrai. »

J'ai contemplé ses yeux vairons d'une couleur claire, mais ce n'était pas leur couleur qui m'intriguait, c'était l'immense vide qu'on y voyait. Il me tendit deux billets. À l'époque, j'ignorais

que, selon les Règles du Jeu qu'il pratiquait, le fait d'accepter de l'argent d'un mac revenait à accepter le mac lui-même. Je ne sais pas ce qu'il m'a dit, quelque chose comme : « offre-toi un verre », ou « achète-toi des fringues », je ne me rappelle plus. Moi, bien sûr, j'avais plutôt envie de m'acheter du haschich, du Ripple et de l'acide. Je ne savais pas encore comment j'allais m'y prendre, mais je comptais bien sortir du bar avec son argent, et sans lui. J'ai regardé mon amie de l'Arkansas et je lui ai tendu les deux billets. J'ignore ce que ce geste a bien pu signifier pour cet homme, en tout cas, il est aussitôt passé à l'attaque. Il s'est jeté sur moi avec la force d'un chien policier, et tous les clients du bar ont dû s'y mettre pour me protéger de ce psychopathe à la peau café au lait, impeccablement vêtu d'un costume couleur pastel. J'ai fini par m'enfuir par la porte sans lui et sans son argent. Je ne l'ai plus jamais revu, jamais plus je n'ai entendu parler d'« Eddy-vite-fait de Chicago », le premier et dernier mac de ma vie.

Alors, quelle influence un mac tel qu'Iceberg Slim a-t-il bien pu avoir sur mon travail d'écrivain ? Voici la réponse que je peux apporter à cette question. Ma première nouvelle publiée, *She Hated the Rain*, l'histoire d'une jeune tapineuse et de son mac, se terminait par cette phrase : « *Passe entre les gouttes, baby, passe entre les gouttes.* » Après être restée debout sous une pluie battante à essayer sans succès de vendre son corps, la jeune prostituée décide de rentrer chez elle sans avoir ramassé l'argent attendu et tente d'amadouer son mac.

Au chapitre trois de son livre, Iceberg Slim relate une scène entre une prostituée junkie et son mac adepte de la manière forte, un nommé Weeping Shorty. La jeune femme s'approche de la grosse Buick dans laquelle Iceberg et Weeping sont assis, en train de discuter du métier. Elle frappe à la vitre en suppliant

qu'il la laisse entrer pour se mettre à l'abri de la pluie qui tombe à verse et Weeping lui répond :

– *Tire-toi d'ici et va bosser. T'en fais pas pour la pluie. T'as qu'à passer entre les gouttes, pétasse.*

Puis, quand elle menace de le quitter, il lui lance :

– *Je te retrouverai ! Et à ce moment-là, je te foutrai un couteau dans ton cul merdeux et je te viderai les tripes !*

La première fois que j'ai entendu cette histoire, c'était dans le gymnase du San Francisco City College où une jeune étudiante noire fascinait un groupe de ses condisciples en racontant cet épisode du folklore de la rue, tiré des exploits du super mac. Il s'agissait bien de folklore, même si Iceberg a toujours prétendu que son livre était une pure autobiographie. Plus tard, j'ai lu une autre version de l'histoire des « gouttes » dans *The Life : the Lore and Folk Poetry of the Black Hustler*, par Dennis Wepman, R. Newman et M. Binderman.

Je ne sais pas qui a raconté cette histoire pour la première fois, mais en tout cas, ce n'est pas moi. Les voix comme celle d'Iceberg étaient importantes pour moi en ce sens qu'elles apportaient la preuve de la violence qui s'exerçait contre les femmes, en particulier les femmes noires, une violence qui bien souvent était niée. C'est à la fin des années 60 et au début des années 70, l'époque à laquelle Iceberg Slim écrivait, que la fierté et le pouvoir noirs commencèrent à éclore aux États-Unis. Les Noirs alors, n'aimaient pas qu'on leur rappelle que leurs femmes se faisaient « vider les tripes » à coups de couteau par des hommes noirs.

She Hated the Rain décrivait le même genre de situation que le livre d'Iceberg Slim, mais se plaçait du point de vue de la prostituée. On m'a dit à l'époque que la manière dont je parlais des hommes était choquante, exagérée et fautive, et que je faisais apparaître les Noirs comme des personnages malfaisants. Les premiers textes que j'avais lus à l'appui de mes observations sur la misogynie régnant dans ma communauté n'étaient pas dus à

la plume de Gloria Steinem, Alice Walker ou Toni Morrison, mais à Iceberg Slim. Lui racontait que les hommes battaient les femmes avec des cintres en fer, qu'ils les torturaient et les jetaient littéralement par la fenêtre. Les Nationalistes noirs nous appelaient les « reines noires » et dénonçaient les mauvais traitements que les femmes noires, hispaniques ou indiennes subissaient aux mains de l'homme blanc, mais les mains qui avaient jeté dans une boîte à ordures le cadavre de Karen Small, ma meilleure amie, étaient bel et bien des mains noires. Et pendant que ces mêmes Nationalistes protestaient avec les Pan-Africains contre la tendance à présenter les Noirs comme des « personnages mal-faisants », Iceberg décrivait un monde dont nous savions tous qu'il était bien réel.

Ce n'est pas facile d'être un mac, paraît-il ? J'ai une dette envers Iceberg car il a été l'une des voix qui m'ont permis de créer une œuvre de fiction dans laquelle je pouvais dire que tapiner n'est pas facile non plus ! Tandis que d'autres écrivains noirs niaient les mauvais traitements infligés aux femmes, Iceberg, lui, les décrivait en détails et, étrangement, reconnaissait que c'était lui-même qui les infligeait.

Maintenant, imaginez que vous avez trois ans et qu'on enfonce votre tête minuscule dans le sexe malodorant d'un corps d'adulte. Vous avez l'impression de vous noyer, l'odeur du sexe adulte vous étouffe, les grosses cuisses, le pubis poilu sont comme une grande forêt dans laquelle vous vous perdez sans espoir de retour, vous êtes désespéré et vous sentez alors la rage vous envahir, une rage impuissante à changer quoi que ce soit. C'est ainsi que commence *Pimp*, par le récit de la première expérience sexuelle d'Iceberg Slim. En fait, ce qu'il décrit, ce sont les mauvais traitements sexuels infligés aux enfants. Et l'homme qui en est issu. Ce serait faire de la psychanalyse à bon marché que d'y voir la raison pour laquelle Iceberg a passé sa vie à faire payer aux

femmes un tribut sanglant. Mais ce serait nier tout ce que nous avons appris en matière de comportement humain au cours des cent dernières années que de ne pas mentionner ce fait auquel lui-même donnait suffisamment d'importance pour en faire le début de son livre.

Cependant, c'est certainement l'auteur qui paie le tribut le plus lourd lorsqu'on songe à ce qui aurait pu se passer en d'autres circonstances. Un sentiment de désespoir imprègne le livre, le sentiment d'être piégé. Inlassablement, nous entendons la voix d'un homme intelligent qui parle des barrières derrière lesquelles l'homme blanc l'a enfermé. C'est vrai, il écrivait au sein d'une société au racisme virulent. Mais d'autres Noirs, y compris les « caves » qu'il détestait, arrivaient à s'en sortir. Ils lançaient des mouvements sociaux, quittaient le pays, inventaient le jazz. Iceberg, en revanche, était relativement dépendant, de la drogue et des femmes. Car, quel que soit le dédain qu'il manifeste envers celles-ci, il les considère comme le seul moyen d'échapper à l'oppression dont il se sent prisonnier. Elles représentent pour lui la seule façon de pénétrer dans *un monde blanc aux murs infranchissables*. *Avec ma pute à la peau noire, j'étais sûr de me ramasser du fric par paquets et c'étaient les Blancs de ce monde interdit qui allaient me le jeter dans les poches.*

Pimp relève-t-il de la fiction, de l'autobiographie ou de la fiction biographique ? Il n'est sans doute pas facile de répondre à cette question. Quiconque est un peu familier de la vie des macs et des prostituées y reconnaîtra certaines histoires, anecdotes ou « toasts », c'est-à-dire le folklore des malfrats raconté sous forme de bouts-rimés. En tant que lectrice, étudiante en littérature et écrivain, *Pimp* m'intéresse parce que c'est l'histoire d'un homme écrite dans les profondeurs d'un enfer largement ignoré. Ce n'est pas le ton d'une enquête journalistique ni celui d'un psychologue de prison suffisant et péremptoire. C'est la

vie d'un homme telle qu'il prétend l'avoir vécue et c'est cela qui est important. Iceberg appartenait à une sous-culture que la bourgeoisie noire avait appris, peut-être pour de bonnes raisons, à nier. Mais il est difficile de nier les choses dont Iceberg ose parler, par exemple l'enfance maltraitée – lui même a été jeté contre un mur à l'âge de six mois par un père qui avait un bon job et croyait en Dieu –, la torture et le meurtre de Noirs en prison, la misogynie systématique et meurtrière, la violence physique auxquelles les prostituées se trouvent confrontées, le rôle manifeste de la police dans le maintien des activités criminelles aux États-Unis.

Tout cela constitue de bonnes raisons de lire Iceberg Slim. Fondamentalement, c'était un être passif qui se sentait prisonnier et exclu du monde des Blancs. Il considérait les femmes qu'il maltraitait comme un moyen d'accéder à tout ce qu'on lui refusait en tant que Noir. Jamais il ne lui est venu à l'idée d'entrer en résistance armée, ou d'utiliser son QI, dont il nous répète qu'il était exceptionnellement élevé, pour éduquer et organiser ses frères et ses sœurs. Il est toujours resté ce qu'une autre génération de jeunes qui ont également grandi dans la rue, les Black Panthers, appelaient *une partie du problème*. Le problème qui fait qu'en Amérique, la police étrangle les communautés déclassées, les Noirs, les Indiens, les Blancs pauvres et les Hispanos. Iceberg était *une partie du problème* jusqu'à ce qu'il prenne un stylo et décide de nous raconter ce qu'il savait de la réalité. D'une étrange façon, il est devenu un maître et un philosophe pour ceux d'entre nous qui, d'une manière ou d'une autre, ont connu ce dont il parle, la prison, la nécessité de « passer entre les gouttes » ou la dépendance envers la drogue.

Quelle que soit la désapprobation que nous inspirent sa violente misogynie ou son analyse défaitiste des possibilités de progrès social pour les Noirs, nous sommes obligés de reconnaître qu'il y a une vérité à découvrir dans l'histoire de cet homme.

PIMP

En définitive, sa décision de parler de sa vie aussi honnêtement qu'il le pouvait a changé notre propre vie et nous a donné une vision précieuse de l'existence d'un homme dont la société aurait préféré qu'il meure vaincu et silencieux. Dans ce livre, le métier de mac n'a rien de triomphant, sauf peut-être aux yeux des lecteurs superficiels et immatures. Ce qui ressort de ces pages, c'est la tentative désespérée d'un homme pour devenir quelque chose, même si ce quelque chose nous paraît bien triste. En tout cas, il s'agit bien de littérature, une littérature qui a exercé une influence sur des milliers de jeunes Américains. J'ai accepté d'écrire cette préface dans l'espoir que *Pimp* continuera d'être lu, étudié et analysé. Il n'est nul besoin de faire d'Iceberg une idole. Respectons-le comme un écrivain qui a su dire ce qu'il savait de la vérité.

Sapphire
février 1998, New York.

Un mac est heureux quand ses filles rigolent. C'est la preuve qu'elles sont toujours sous sa coupe... Toutes les putes ont quelque chose en commun : à l'image des minus qui triment pour un patron blanc, elles sont folles de joie quand leur mac commet des erreurs. Elles l'observent et attendent sa chute.

Le mac est le salopard le plus seul de la terre. Il a l'obligation de tout savoir de ses putes. Mais il doit veiller à ce qu'elles ne sachent rien de lui. Il faut qu'il reste toujours un dieu pour elles.

Avertissement

À travers ce livre, je veux emmener le lecteur avec moi dans le monde secret du « pimp », du mac. Je veux mettre à nu la vie et les pensées du proxénète que j'ai été. Le récit de ma brutalité et des artifices que j'ai employés pour arriver à mes fins remplira de dégoût nombre d'entre vous. Mais si j'arrivais à sauver ne serait-ce qu'une seule personne, homme ou femme, de la tentation de plonger dans cette fange destructrice, si je parvenais à convaincre quelqu'un d'employer sa jeunesse et son intelligence d'une manière plus positive pour la société, alors le déplaisir que j'aurais apporté avec ce livre serait largement compensé.

Il m'est malheureusement impossible – et je le regrette – de raconter toutes les expériences de ma vie de mac, car il faudrait pour cela une demi-douzaine de volumes comme celui-ci. Mais ce que j'aurai livré de moi-même dans ce seul livre me permettra peut-être d'atténuer le remords que suscite en moi cette existence abominable. Peut-être même réussirai-je un jour à gagner le respect d'autrui en apparaissant comme un être humain plus constructif. Mais, plus que tout, je souhaiterais devenir un homme estimable aux yeux de mes enfants et en pensant à cette femme merveilleuse qui repose dans sa tombe, ma mère.

Avant-propos

L'aube se levait tandis que la grosse Cadillac filait le long des rues. Mes cinq putes bavardaient comme des pies soûles. Je sentais la puanteur typique que dégagent les tapineuses à la fin d'une longue nuit de travail. Mes parois nasales étaient à vif. C'est ce qui arrive quand on se bourre de cocaïne.

J'avais le nez en feu. En respirant l'odeur de ces putes mêlée à celle de l'herbe qu'elles fumaient, j'avais l'impression que des lames de couteau invisibles me raclaient la cervelle à la racine. J'étais d'une humeur massacrate, malgré le gros tas de fric qui remplissait la boîte à gants.

– Nom de Dieu, y en a une qui a chié dans sa culotte ou quoi ? beuglai-je en faisant pivoter le déflecteur vers moi.

Il y eut un long silence. Puis Rachel, ma pute de confiance, répliqua d'une voix délicieusement cajoleuse :

– Mon chéri adoré, c'est pas une odeur de merde que tu sens. On a bossé toute la nuit et il n'y a pas de salle de bains dans les bagnoles où on éponge les michetons. On a travaillé dur rien que pour toi, mon chéri, et ce que tu renifles, ce sont des culs de pute bien dégueulasses.

J'eus un grand sourire, intérieur bien sûr. Les vrais macs cachent leurs émotions derrière un masque d'acier et, moi, j'étais un des plus glacials. La tentative d'humour de Rachel provoqua

des gloussements de rire. Un mac est heureux quand ses filles rigolent. C'est la preuve qu'elles sont toujours sous sa coupe.

Je rangeai la Cadillac le long du trottoir, devant l'hôtel où créchait Kim, ma dernière recrue, et la plus jolie de toutes mes filles. Je n'avais plus qu'une envie : raccompagner toutes mes putes et retourner dans mon propre hôtel. J'avais besoin d'être seul et de soigner mon nez avec un peu de cocaïne. La meilleure compagnie d'un mac, c'est lui-même. Sa vie intérieure l'occupe entièrement, elle est remplie de toutes les ruses, de tous les stratagèmes qu'il doit inventer pour se montrer plus astucieux que ses putes.

– Bonne nuit, baby, dis-je à Kim tandis qu'elle sortait de la voiture. N'oublie pas que c'est samedi, aujourd'hui. Je veux tout le monde sur le bitume à midi au lieu de sept heures. J'ai bien dit midi, pas midi cinq, ni midi deux. Midi pile, compris, baby ?

Elle ne répondit pas, mais eut une étrange réaction. Elle contourna la Cadillac et s'approcha de ma fenêtre. Pendant un long moment, elle resta là à me regarder. Dans la faible lumière de l'aube, je distinguai l'expression tendue de son beau visage. Avec son accent pointu de Nouvelle-Angleterre, elle lança alors :

– Tu reviendras me voir tout à l'heure ? Depuis un mois, tu n'as pas passé une seule nuit avec moi. Alors, je t'attends, OK ?

Un vrai mac ne se fait pas payer pour baiser, il gagne son fric parce qu'il sait toujours ce qu'il faut dire à une pute en lui répondant du tac au tac. Je savais que mes quatre autres filles tendaient l'oreille pour entendre ce que j'allais répliquer à cette jolie garce. Un mac qui compte une fille exceptionnellement belle dans son écurie doit faire très attention. Une pute essaye toujours de découvrir les faiblesses de son mac. J'affichai sur mon visage un masque menaçant et dis d'une voix grave d'outre-tombe :

– Ça va pas, connasse ? Personne dans cette famille de putes ne prendra jamais de décision à ma place, personne ne me dira jamais ce que je dois faire. Alors, maintenant, tu remontes dans

Table

Pimp	9
Trick Baby	393
Mama Black Widow	717

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : Normandie Roto Impression s.a.s. à Lonrai
Dépôt légal : novembre 2012. n° 0087 (xxxxxx)
Imprimé en France